

CHRONIQUES GENERALES

Le comte Teleki et l'avenir de l'esprit européen. —

Des entretiens sur l'*Avenir de l'Esprit européen* ont eu lieu à Paris du 16 au 18 octobre 1933, à l'Institut International de Coopération européenne, sous la présidence de M. Paul Valéry, et ils ont abouti à la constitution d'une *Société d'Etudes européennes* dont la tâche fondamentale devra être, conformément à l'article premier de ses statuts, « d'aider l'Europe à prendre conscience de l'unité de sa culture ». Au cours des délibérations, auxquelles participèrent une trentaine d'« hommes d'élite » représentant douze pays, le comte Teleki eut à plusieurs reprises l'occasion d'intervenir. Il le fit avec une vigueur et une netteté dont M. P. Valéry a souligné l'intérêt, et qui n'ont pas peu contribué à orienter la discussion générale vers certains points particulièrement précis.

C'est ainsi qu'il a insisté sur les diversités qui caractérisent la géographie européenne et qui ne se fondent que dans une opposition commune avec des phénomènes tels que la forêt boréale, la steppe, le désert asiatique et africain.

« Chaque peuple, les caractères spéciaux de chaque groupe régional, ont contribué de leur génie à la synthèse de la pensée européenne. »

L'effacement de cette diversité nuirait à l'Europe :

« N'oublions pas qu'à côté des dangers de cette diversité et de la concurrence que cette diversité comporte, c'est cette complexité qui a ciselé l'esprit européen et qui l'a rendu plus pur et plus investigateur. Ce dynamisme européen, c'est peut-être le caractère de la plus grande valeur que, je crois, l'Europe conserve encore. » (p. 92-93).

« Cette diversité-là, ne l'abolissons pas, et même je voudrais dire qu'il faudrait dans un certain sens l'encourager. » (p. 93).

Les différentes nationalités

« peuvent collaborer dans une société humaine en forme, dans un monde, si ce monde ne tend pas seulement à exagérer les différences, si dans ce monde chacun re-

connaît et accepte dans l'autre ce qu'il aime voir reconnaître en lui-même. » (p. 93-94).

Il y a là « une question d'éducation ». Cette éducation doit être avant tout morale, accentuant plus la qualité que la quantité. Elle doit tenir compte de l'inégalité foncière des individus.

« Qu'ils soient des individualités quelquefois très peu différentes, quelquefois pas très intéressantes, quelquefois plus intéressantes, ce sont toujours des individualités. Ces individualités ne sont pas seules, pas limitées, pas isolées, ni dans l'espace, ni dans le temps, ni dans le moment, ni dans les perspectives des temps. Elles sont liées à leur entourage, à leur milieu, elles sont liées en même temps à leurs traditions biologiques et humaines. Par « tradition », je n'entends pas « le passé », mais la tradition vivante, passée, présente et à venir, en même temps. J'y comprends la vie. Chaque individualité est liée à son milieu, le cercle dans lequel cette individualité est la plus naturelle et dans lequel elle peut le mieux développer ses forces ». (p. 94-95).

Le comte Teleki insiste avec force sur le rôle des groupes humains qu'il oppose expressément aux Etats, aux Nations.

« Je crois... que l'Etat a beaucoup trop pris possession de la Nation, de l'idée nationale. La Nation a été beaucoup trop étatisée en Europe. En géographe, je vois dans la Nation plutôt un élément de la région, avec toutes les différences subtiles que les groupes régionaux comportent, subtilités souvent très intéressantes et qui souvent ont donné beaucoup d'élan au développement. Je crois qu'en encourageant cet esprit régionaliste et cette diversité de l'heure, en reconnaissant la nécessité de cette diversité pour le développement, l'épanouissement et le maintien de la position de l'Europe dont les intérêts deviennent de plus en plus communs, on parviendrait à une entente ou au moins une intercompréhension plus intime entre les différents éléments nationaux et régionaux de l'Europe. Et cela est important, car je crois que pour l'avenir, c'est justement la différence, la complexité des peuples européens qui sera la plus grande force de l'Europe, à côté de sa tradition, de son ancienneté. Je crois que

c'est grâce à cette force que l'Europe a su mieux supporter que des peuples plus jeunes les difficultés que la crise économique d'après-guerre lui rendait pourtant plus malaisée. C'est justement cette tradition européenne, les siècles que nous avons vécus, qui nous donnent une force de résistance, une souplesse en face des difficultés de l'histoire, de la vie. » (p. 95-96).

Le comte Teleki ne pense pas que le fait d'encourager les différences nationales nuirait à l'unité.

« Au contraire... plus on accentue les régions de transit qui en Europe sont la majorité, plus on diminue l'importance des frontières, que la vie politique d'une part, que la vie économique d'autre part, accusent, et accusent surtout en Europe. Si vous essayez de fixer sur la carte de l'Europe tous les éléments de la culture et de la civilisation européenne, vous verrez qu'il y a beaucoup plus de peuples qui pourraient s'allier, de peuples qui sympathisent à droite et à gauche, que de peuples qui pourraient se tourner les uns contre les autres. Si on accentuait l'importance de ces régions et de ces populations « transitaires », je crois que l'on contribuerait par là, non seulement au maintien de la paix, mais à tout l'essor mental ».

L'esprit de notre époque semble favoriser, selon le comte Teleki, ce processus :

« Je pense que nous sommes à un moment assez propice pour renforcer les liens qui lient davantage l'individu à son milieu spécial, qui le sauvent du déracinement et le ramènent à la synthèse naturelle, innée, traditionnelle, de son milieu, de sa souche. En encourageant ces forces, je crois qu'on parviendrait à fortifier le dynamisme européen. »

Reprenant ces idées dans un vigoureux discours, qui fut un des plus remarquables de la séance de clôture, M. le comte Teleki a insisté sur la nécessité de développer par l'éducation le sens de la qualité.

« Nous vivons dans un temps où la quantité domine dans beaucoup de domaines. Eh bien, il faudrait, par la famille, par la littérature, élever les masses à reconnaître l'autorité — ontogénétique et phylogénétique.

que — de la qualité. C'est seulement ainsi que nous arriverons à maintenir la civilisation. Car la niveler, c'est la détruire. Nous devons choisir ceux qui sont aptes à devenir une élite et à diriger. »

Cette primauté de la qualité, Paris l'illustre, aux yeux de l'orateur, par son rôle en Europe :

« Le bassin de Paris est, pour le géographe, le centre de l'Europe. C'est un centre vers lequel conduisent toutes les routes côtières, toutes les routes du pied des montagnes, toutes les routes des steppes du vieux monde. Toutefois, ce n'est pas un centre géométrique. Il n'est pas situé au milieu. Mais c'est un point de culmination. C'est un centre de qualité. Je vois dans ce fait même quelque chose qui peut nous indiquer la voie vers la qualité. C'est la qualité qu'il faut faire reconnaître contre la quantité. C'est là, je crois, que nous trouverons la force nécessaire au développement de l'esprit européen. »

On ne saurait mieux dire ni évoquer de plus nobles pensées et ouvrir des aperçus plus ingénieux. On en retrouvera la substance — et les termes mêmes — dans l'élégante publication où l'Institut international de Coopération intellectuelle a recueilli ces *Entretiens* (306 p. in-8°) et où les interventions du comte Teleki occupent notamment les pages 90-100 et 263-267.

L. V.

Emeric Madách et la « Tragédie de l'homme » dans les Universités françaises. — Le nom d'Emeric Madách n'est pas de ceux qui sont familiers au public français, même cultivé, et il faut bien reconnaître que les traductions données par Bigault de Casanova (1894, 2^e édit. 1896) et par M. Guillaume Vautier (1932), n'ont pas encore réussi à révéler au public français les incomparables beautés d'un poème dramatique dont les Hongrois et bien des critiques étrangers estiment avec raison qu'il appartient à la littérature universelle, au même titre que le *Faust* de Goethe.

Le *Mercur de France* ne disait-il pas, au moment où parut la première traduction française, que l'œuvre de Madách devrait s'inscrire sur la liste bien peu longue « des grands livres de chevet de l'humanité » ? M. Marcel Brion a exprimé la même conviction, à l'occasion de la nouvelle traduction de la *Tragédie*, en la mettant au rang des « grands livres européens, d'une richesse éternelle et d'une universelle signification ».

« *Faust*, écrivait M. Henry Bidou, est une philosophie. *La Tragédie de l'Homme* est un cri de détresse ». Il ne sera plus permis désormais d'ignorer ce nom et cette œuvre qui, cette année, viennent d'être présentés aussi aux Universités françaises.

Signalons d'abord le cours que M. L. Muller-Molnos, chargé de cours à l'Ecole des Langues Orientales Vivantes, a poursuivi pendant l'hiver 1933-1934, sur le Théâtre hongrois dans la deuxième moitié du XIX^e siècle. Il a longuement insisté sur Madách et son existence douloureuse, sur les influences qu'il subit, sur la place que tient *la Tragédie de l'Homme* dans la littérature universelle, et sur le haut enseignement « d'action lucide et désintéressée » qu'elle donne à l'humanité.

D'autre part, M. Jean Hankiss, professeur à l'Université de Debrecen, venant de Belgique où il parla devant les maîtres et les étudiants de l'Ecole des Hautes Etudes de Bruxelles, a donné, dans le deuxième semestre, une série de conférences très appréciées; il a présenté dans tout son éclat « le diamant aux mille facettes » que constitue cette œuvre si complexe. Il en a démêlé la valeur philosophique, sociale et littéraire. Il accompagna sa causerie de projections, et l'on put voir défiler sur l'écran les dessins de Zichy et les récentes réalisations des scènes hongroises et étrangères.

Il poursuivit ses conférences à Lille, où, sous la présidence de M. René Hubert, doyen de la Faculté, il fut présenté par M. Guerlin de Guer. A la Sorbonne, ce fut M. F. Baldensperger, qui, le 23 avril, présida sa conférence : il sut présenter avec autant d'esprit que d'émotion, le conférencier et *La Tragédie de l'Homme*, dont il fit ressortir le haut enseignement philosophique pour l'humanité. A Rennes, M. le Doyen Galletier, fut un « préfacier » charmant et véridique. A Besançon, après une réception donnée à la Cité Universitaire, ce fut sous la présidence de M. Alengry, recteur de l'Université, et après une vibrante allocution de M. Louis Villat, qu'eut lieu, avec un succès particulièrement vif, la dernière de ces causeries dues au distingué professeur de Debrecen.

Un grand ami de la Hongrie : Alexandre Claparède. —

Le docteur Alexandre Claparède, né le 14 avril 1858 à Chaney (canton de Genève), descendait d'une famille protestante réfugiée de Nîmes à Genève après la révocation de l'Edit de Nantes. Ses origines présentent ainsi beaucoup de traits analogues à celles du célèbre historien, Edouard Sayous, grand ami, lui aussi, de la nation hongroise¹.

(1) V. François d'Olay, *Un maître français de l'histoire hongroise*, Edouard Sayous, Budapest, 1933, Fédération Nationale Hongroise.

Après avoir fait de bonnes études aux Universités de Genève, de Dresde, de Manchester, il s'établit à Genève pour s'adonner entièrement à la littérature. Curateur de l'église réformée de Genève, membre du Grand Conseil et de la Société des Arts, il épousa, en 1890, une Hongroise du nom d'Ilonka (Hélène) Papp, femme divorcée du baron Georges Fircks, fonctionnaire à la Légation Impériale de Russie. Née le 28 décembre 1855, elle était la fille d'Alexandre Papp, instituteur à l'école primaire de jeunes filles de Hódmezővásárhely et de Julienne Papp. Son frère aîné, François, fut ingénieur en chef du Trésor, à Arad¹.

Très belle et très instruite, Madame Claparède apporta le bonheur dans ce mariage qui avait pour décor toutes les beautés de la villa Le Mesnil, au Crêt Florissant de Genève (qui appartient aujourd'hui à la famille Grassert). C'est là qu'ils reçurent la visite du pasteur-adjoint Alexandre Tóth², qui, conformément aux traditions des diocèses protestants de Hongrie, avait été envoyé à l'Université de Genève. Très bien accueilli par la famille Claparède, il leur raconta, au mois de janvier 1907, avec beaucoup de détails, le transport en Hongrie, des cendres de Rákóczi, mort à Rodostó. A ce propos, Claparède fit remarquer à son hôte, qu'il possédait les mémoires de Rákóczi, dans l'*Histoire des Révolutions de Hongrie*, parue à La Haye en 1739; qu'en outre, le tome VI contenait un manuscrit de 56 pages, relié, à la page 92, entre les Mémoires de Rákóczi et ceux du comte Nicolas Bethlen, et qu'il était écrit par César de Saussure, gentilhomme à la cour de Rákóczi³.

Al. Tóth fit connaître sans retard cette découverte à Coloman Thaly, député et président du Comité Historique de l'Académie Hongroise. Etant donné qu'il s'agissait d'un document resté inconnu jusque-là, le célèbre spécialiste de l'époque de Rákóczi fit copier le manuscrit de César de Saussure. Deux mois plus tard, le travail était achevé. Pendant ce temps, Thaly et Claparède avaient échangé plusieurs lettres qui firent connaître au savant hongrois que dans chaque volume il se trouvait la note que voici : « *Acheté à Londres au mois de janvier 1740, coûté 12 shillings. C. de Saussure* ». Selon cette indication, l'ouvrage avait été acheté quelques mois après sa

(1) Je suis redevable de ces données biographiques à M. Charles Körtvélyessy, directeur de l'école primaire supérieure à Hódmezővásárhely.

(2) Aujourd'hui, professeur à l'Université de Lancashire (Pa., U.S.A.).

(3) THALY Kálmán : *De Saussure Czézárnak Törökországi levelei és följegyzései*, Budapest, 1909. Magyar Tudományos Akadémia. (Lettres de Turquie et notices de César de Saussure, gentilhomme de la cour de S. A. S. le Prince François Rákóczi II, Budapest, 1909, Académie Hongroise des Sciences).

publication, par M. de Saussure, qui y avait ajouté ses propres mémoires. Après sa mort, en 1783, c'est son gendre, Samuel Henri de Constant, qui hérita de sa bibliothèque. Un des descendants de celui-ci vendit cet ouvrage à un libraire-antiquaire de Genève, d'où il passa dans la bibliothèque de Claparède; à son tour, celui-ci l'offrit, au mois de septembre 1907, à la Bibliothèque du Musée National de Budapest, suivant, le conseil de Thaly. Il fut remercié de cet acte généreux par le Ministre des Cultes et de l'Instruction Publique, qui était alors le Comte Albert Apponyi.

Au cours des recherches qui suivirent la découverte de ce manuscrit, Claparède attira l'attention de Thaly, sur un autre livre édité par la famille van Muyden, descendant en ligne collatérale de la famille de Saussure. C'est ainsi qu'on découvrit un second manuscrit, celui du « Voyage en Turquie »¹ qui fut copié par M. Tóth. Celui-ci jetait des lumières nouvelles sur les dernières années, la mort et les funérailles de Rákóczi.

Collaborateur au *Signal de Genève*, Claparède fit paraître plusieurs études et articles, où, en même temps, il s'occupait de questions sociales et prenait part en faveur de la crémation. Il fut un des premiers à réclamer le droit de vote pour les femmes. Quant aux problèmes hongrois, il n'avait pas au début, une idée bien nette de la situation des minorités de Hongrie, mais peu à peu, il réussit à se libérer de l'influence néfaste de la propagande antimagyare. Plus tard, grâce à ses études approfondies, il devint un ami fervent de notre pays, et il essaya de faire accepter au public genevois des idées plus justes concernant la Hongrie.

Parmi ses travaux relatifs à notre pays, citons *Le Protestantisme en Hongrie* (Genève 1909, Imprimerie Atar, 12 p.), *L'Eglise Réformée Hongroise* (Genève, 1910, 71 p.), *Les Voix Magyares au Jubilé de 1909* (Genève, 1909, 159 p.). Il fonda le « Comité genevois de patronage en faveur des étudiants hongrois de théologie » qui avait pour but de distribuer des bourses en vue de faciliter leur séjour à Genève. L'activité qu'il développa, en 1909, à l'occasion des fêtes jubilaires de Genève, mérite une attention toute particulière. C'était le 400^e anniversaire de la naissance de Calvin, le 350^e de la fondation de l'Académie et de l'Université de Genève. A ce propos, on décida de poser la première pierre d'un monument, pour commémorer cette grande date du protestantisme international. C'est grâce à ses initiatives que 120 Hongrois purent assister à cette fête, où ils furent reçus par un Comité spécial composé de Hongrois. Le 4 juillet 1909, on célébrait dans la Cathédrale Saint-Pierre, une cérémonie religieuse en hongrois,

(1) *Lettres et Voyages de M. César de Saussure*, (Lausanne).

et le 5 juillet, une soirée hongroise était organisée par le même Comité. Par suite de ces contacts de nos compatriotes avec les Genevois, huit Hongrois furent promus docteurs « honoris causa » de l'Université de Genève¹. Pour remercier Claparède de tout ce qu'il avait fait en faveur de notre Nation, l'Assemblée Générale de l'Académie l'élisait, en 1911, au nombre de ses membres étrangers.

Dans ses dernières années, il projeta d'écrire un travail plus considérable, sur les conditions historiques, géographiques et démographiques de l'Alföld; malheureusement il n'eut pas le temps de réaliser ce projet grandiose, si digne de son esprit et de son talent. Il en fut de même de l'annexe de la *Semaine Religieuse* qu'il intitula : *Nouvelles de la Hongrie, Chronique de la Hongrie protestante* dont il ne put faire paraître que trois numéros.

Madame Claparède était décédée à Budapest le 6 août 1912. L'année suivante, Claparède fit trois voyages en Hongrie, où l'attachaient non seulement ses sympathies pour les Hongrois, mais aussi le tombeau de sa femme. Le 23 octobre il fit encore une conférence à la Réunion de la Jeunesse Chrétienne de Budapest, mais le 31, il tomba gravement malade, par suite d'une intoxication alimentaire. Le lendemain il mourut; il fut enterré auprès de celle qui lui avait fait aimer la Hongrie. Le 24 novembre 1913 le Secrétaire général de l'Académie annonça la mort de Claparède à la séance plénière, qui aussitôt décida de conserver une note commémorative sur ce grand ami de la Hongrie. En 1914, sur l'initiative de la Société Calvin, des amis dévoués posèrent au 2^e étage de l'Académie de Théologie réformée, un bas-relief portant la belle inscription hongroise de Baksay, poète et évêque réformé :

« Cette femme est née dans notre pays; cet homme est venu de l'étranger. Ils s'étaient unis dans l'activité pour notre patrie, notre nation et notre Eglise, ainsi que dans la foi, l'espoir et l'amour, et ils ne furent jamais séparés ni sur la terre, ni au sein de la terre, ni au ciel ».

(Université de Szeged).

François d'OLAY.

(1) Rácz Lajos : Claparède Sándor. (Nécrologie). Akadémiai Értesítő, n° 1. 1914.